

IMAGES, MOTS ET SYMBOLES

En termes strictement et froidement quantitatifs, l'attaque du 11 septembre ne serait qu'un épisode extrême du terrorisme international. La perte de deux immeubles de bureau, fussent-ils les tours jumelles du *World Trade Center*, d'une aile du Pentagone et même la mort atroce de plusieurs milliers de personnes ne devraient pas objectivement compromettre durablement le fonctionnement de la première puissance économique et militaire de la planète, ni perturber les équilibres mondiaux. Ce serait sans compter les effets psychologiques qui sont les buts-mêmes d'une telle action.

Dans l'espace de la *guerre psychologique*, où se situe cette action, seules comptent les perceptions et les représentations subjectives : perception qu'a de lui-même le peuple américain, perception de l'Amérique et plus généralement de l'Occident par les peuples du monde. Les "armes" de cette guerre sont, certes la violence terroriste, mais aussi et surtout les mots et les images¹. La puissance de ces armes provient de ce que, à la différence des armes classiques, elles s'attaquent aux symboles, symboles pour les uns, de la puissance économique, de la prospérité, de la force invincible, mais aussi de la démocratie et de la liberté et pour les autres, de l'oppression, de l'injustice et de la dépravation morale.

Depuis que la guerre existe, les stratèges ont montré que son but ultime est d'ordre psychologique. Il s'agit de faire plier la volonté de l'adversaire pour l'amener à ses propres vues. La quintessence de la guerre est donc une *guerre psychologique* qui ferait l'économie de toute violence physique en n'usant que de moyens "pacifiques". Nous en sommes loin. Mais dans l'ordre des économies de moyens, sinon de vies humaines, l'attaque du 11 septembre est exemplaire. C'est sa dimension psychologique qui donne à cet événement un rapport "coût/efficacité" exceptionnel et qui, avec le recul, en expliquera les conséquences incalculables sur l'Amérique et sur le monde.

L'action psychologique voudrait modifier la *représentation du monde* qu'ont les protagonistes du combat de telle façon que le succès de la cause que l'on défend s'en trouve facilité. Elle vise d'abord les décideurs et les opinions publiques, qu'ils soient amis ou ennemis. Il s'agit de convaincre ses amis de la justesse de sa cause et, simultanément, de rendre inopérant le processus de décision de son adversaire en l'amenant à agir contre sa propre cause.

¹ François GERE, *La Guerre Psychologique*, Economica, 1997.

Les moyens de cette action sont connus et pratiqués depuis toujours, mais les démocraties sont naturellement réticentes à les employer tous, privilégiant le plus souvent l'argumentation et la persuasion et, à la rigueur, la désinformation, mais laissant à d'autres l'emploi des moyens d'intoxication, de propagande, d'endoctrinement, de subversion et bien entendu le terrorisme². Dès lors, sur ce plan, le combat paraît inégal, au moins à court terme, même si les valeurs de la démocratie sont très probablement gagnantes sur le long terme.

L'objectif des actes terroristes du 11 septembre est de créer un événement "monumental" qui remette en cause brutalement les *représentations* (ou *modèles*) qu'ont en tête les Américains et les peuples du reste du monde, en particulier du monde musulman. Pour la guerre psychologique les cibles finales sont des *images mentales*. Mais on ne touche pas impunément aux représentations que se sont forgé les peuples au cours des siècles et qui résultent de leur histoire, de leurs cultures, de leurs valeurs et de leurs croyances. Les interactions entre les acteurs mondiaux sont maintenant si nombreuses et si complexes que nul ne peut prévoir les conséquences à long terme d'un acte aussi brutal, même pas ses auteurs. Peut-être ne s'agit-il pour eux que de "brasser les cartes" en espérant qu'il en sorte un ordre nouveau qui leur soit plus favorable ?

Mais que sont les *images mentales* objets de cette attaque en règle ? Au risque de schématiser à outrance, la crise actuelle met en scène deux grands acteurs : l'Amérique, auquel on peut associer la majeure partie du monde occidental, et l'Anti-Amérique, dont une partie du monde musulman. Ainsi quatre images mentales constituent l'enjeu de la "bataille" psychologique engagée le 11 septembre : images que chaque acteur a de lui-même - *images miroirs* - et images que chaque acteur perçoit de l'autre - *images réciproques*. Pour les uns, l'Amérique représente la puissance et la prospérité d'une société basée sur les valeurs du libéralisme et le progrès technologique et dont le modèle culturel, par sa réussite, aurait démontré sa supériorité sur tous les autres. Dès lors, on ne comprend pas que les "autres" puissent refuser ce modèle et exprimer hostilité et haine envers lui. Pour les autres, l'Amérique est le symbole d'un Etat impérialiste et oppresseur, mais invulnérable, et d'une société dépravée, aux valeurs égoïstes et superficielles. Cette image est nourrie par le rôle joué par l'Amérique, spécialement depuis la guerre du Golfe, dans les conflits du Proche et du Moyen Orient. Quant à l'image que les "autres" ont d'eux-mêmes, elle reste, pour les Occidentaux, relativement floue. Est-ce une image de victime de l'Occident ou au contraire l'image de l'islam triomphant ? La question reste ouverte et sa réponse est pourtant une clé du problème.

² Loup FRANCAERT, *La Guerre du Sens*, Economica, 2000.

En s'attaquant aux deux symboles de la puissance américaine que sont le *World Trade Center* et le *Pentagone*, les attentats du 11 septembre ont brutalement et simultanément brouillé toutes ces images. L'effet d'électrochoc en est d'autant plus dévastateur. Il devient patent aux yeux de tous - les Américains et les "autres" - que l'Amérique n'est pas invulnérable. Sévèrement touchée sur son sol, elle n'est pas à l'abri des tumultes "extérieurs" et voici que ressurgit l'image oubliée du tigre de papier. Qui plus est, la haine développée contre elle a poussé des hommes à un suicide collectif et meurtrier. L'impact est d'autant plus important que les cibles matérielles visées sont les *symboles* "sacrés" de la représentation américaine du monde, le temple du commerce mondial, le sanctuaire de la puissance militaire et, probablement, le cœur du pouvoir politique. La ville de New-York, elle-même, avec ses tours parmi lesquelles les *Twins Towers* étaient les plus élevées, n'est pas seulement le symbole de la puissance de l'Amérique. Cosmopolite, elle représente également la richesse et la diversité culturelle du monde entier. A ce titre elle est un symbole universel. Ce n'est pas un hasard si, peu de temps auparavant, des fanatiques (peut-être les mêmes) avaient détruit les bouddhas géants de Bamiyan, symboles insupportables d'un ordre et d'une culture anciens. Certes, dans tous les conflits il est de règle de viser les cibles qui symbolisent les valeurs de l'adversaire. Souvenons-nous qu'en 1940 le Parlement de Londres et la cathédrale Saint-Paul avaient été bombardés par les nazis et que, en 1993, le *World Trade Center* avait déjà été la cible d'un attentat spectaculaire.

La frappe des cibles "symboliques" américaines a été reçue dans le monde entier, en direct, à travers des images incroyables et bouleversantes, dignes des meilleurs films de science fiction. La "nuée ardente" de *Independence Day* s'avancait dans les rues de Manhattan engloutissant tout sur son passage, mais les auteurs de la catastrophe n'étaient pas des extraterrestres. Pire, certains se sont révélés être de bons citoyens, familiers des modes de vie américains et formés aux technologies les plus modernes. De telles images, les psychologues le savent, ont un impact affectif profond, indépendamment des messages qu'elles peuvent transporter. Nul ne peut s'empêcher de compatir au sort tragique de ces personnes prises au piège, passagers des avions suicides et personnels des bureaux en feu. Pour la première fois les séquences étaient présentées en boucle répétitive et obsessionnelle, comme pour simuler un véritable bombardement, contribuant ainsi à donner à l'attaque la gravité d'un acte de guerre. En même temps, l'impression d'irréalité qui en émanait a fait craindre à quelques psychologues bien intentionnés que les enfants aient pu dramatiquement confondre la réalité et la fiction, mais il n'en a rien été³.

³ *Arrêt sur Image*, La Cinquième, 23/9/01.

Le scénario de l'attaque, minutieusement préparé, a permis aux médias de se mettre en place pour filmer, en direct et pour la première fois, un acte terroriste presque unimaginable, l'impact d'un avion de ligne sur la tour sud des *Twin Towers*. Les premières images provenaient à une exception près de quelques caméras automatiques. Ces plans fixes furent immédiatement repris sur les réseaux télévisés mondiaux et sur Internet et diffusés sans interruption pendant des heures, au risque de donner aux commanditaires de l'attentat le loisir de savourer leur forfait. Un peu plus tard les chaînes de télévision prirent le relais et des points de vue plus variés furent présentés, notamment des plans larges glorifiant le courage des équipes de sauveteurs.

Il est difficile de savoir comment ces images dramatiques ont été *réellement* perçues en dehors des pays occidentaux. Evoquant irrésistiblement les images des missiles de croisière s'abattant sur Bagdad au début de la guerre du Golfe, elles ne manquèrent pas de susciter chez certains un sentiment de revanche. Des manifestations populaires de joie furent rapportées par les médias dans certains pays du tiers monde qu'ils soient musulmans ou non. Mais il faut se méfier de l'effet "grossissant" des caméras, qui par leur seule présence, peuvent susciter des réactions excessives de la part de groupes isolés. En tout cas, ces manifestations resteront limitées et éphémères et seront relayées par les manifestations politiques des supporters de Ben Laden et du régime de Kaboul.

Au fil des jours il est apparu que, conformément à ce qui s'était passé lors de la guerre du Golfe, aucune image de victimes n'était diffusée. On voulait éviter de démoraliser la nation, froisser la pudeur des familles et donner aux terroristes l'occasion de triompher. Cette autocensure spontanée des chaînes de télévision et des agences de presse était relayée, sur les lieux des attentats, par un dispositif policier draconien⁴. Parallèlement l'autocensure gagnait les producteurs de fictions. Hollywood différait la sortie de films d'action mettant en scène des terroristes. Certaines séries télévisées et plusieurs films étaient déprogrammés. Les spots publicitaires mettant en scène des tours ou des environnements cataclysmiques étaient retirés. Microsoft annonçait la diffusion d'un *patch* logiciel pour supprimer les *Twin Towers* de son *Flight Simulator*. C'est dire la profondeur de l'impact des événements sur la nation américaine. Cette stupeur et ce désarroi se traduisent dans le sondage réalisé du 13 au 17 septembre auprès d'un échantillon de 1200 Américains : 71% des personnes interrogées se disent déprimées (50% pendant la guerre du Golfe), 82% se déclarent favorables à une action militaire visant les pays qui soutiennent le terrorisme et 77% approuveraient une intervention terrestre, même si elle se traduisait pas des milliers de morts ; on notera aussi que 69% des personnes interrogées ont réagi aux événements par la prière⁵.

⁴ Dominique DHOMBRES, *Télévision : Vive la censure*, Le Monde, 19/9/01.

⁵ AFP, Washington, 20/9/01.

Les images, aussi monstrueusement tragiques qu'elles soient, ne sont pas en elles même porteuses de sens. Par l'impact émotionnel puissant qu'elles ont sur le spectateur, elles le préparent à recevoir le message des mots, tant il est vrai que, dans la guerre psychologique, ce sont les mots qui donnent un sens aux images. Or, en l'absence de revendication, l'attentat restait un message visuel et affectif, au contenu informationnel vide. Les supputations et interprétations des uns et des autres allaient l'enrichir au delà de toute limite.

Les premières déclarations du président Bush sont dominées par l'émotion et le sentiment de révolte. *"Les attaques délibérées et meurtrières qui ont été menées hier contre notre pays étaient plus que des actes de terreur. Elles étaient des actes de guerre"*, déclare-t-il dès le 12 septembre à l'issue d'une réunion du Conseil National de Sécurité, et il ajoute : *"Cela va être une bataille monumental du bien contre le mal, mais le bien l'emportera "*. Le 13 septembre, Colin Powell parle d'une *"attaque contre le monde civilisé"* et le 16 septembre, le président évoque la *"première guerre du XXI^e siècle"* en exhortant ses services à retrouver Ben Laden *"mort ou vif"*. Le même jour, il qualifiait de *"croisade"* la future riposte commune de l'Amérique et ses alliés. Ce terme ne pouvait qu'évoquer des souvenirs qui, bien que lointains, restent particulièrement douloureux pour le monde islamique. Sans doute sous l'influence de ses conseillers en communication, le président devra revenir sur ce terme et manifester ses regrets. Il s'emploiera à rattraper cet impair en multipliant les déclarations rassurantes à l'adresse des musulmans modérés du monde entier. Mais le mot était lâché et produisait un effet dévastateur dans le monde musulman, bien qu'il ne fût, après tout, qu'un rappel de la terminologie favorite de Oussama Ben Laden, fondateur en 1998 du *Front Islamique International contre les juifs et les croisés*, dont l'objectif explicite était de *"tuer tous les Américains et leurs alliés, civils et militaires, en tout pays où cela est possible"*.

La connotation religieuse du terme *croisade* n'est pas surprenante dans la bouche d'un président américain. On se souvient du combat de Ronald Reagan contre l'Union Soviétique qualifiée d' *"empire du mal"*. Dans les déclarations récentes de George Bush les références religieuses sont omniprésentes : *"Face à tout ce mal, nous demeurerons forts et unis, une nation sous le regard de Dieu"*, *"La liberté et la peur, la justice et la cruauté se sont toujours fait la guerre et nous savons que, dans cette lutte, Dieu n'est pas neutre"*, *"Que Dieu nous accorde la sagesse et qu'il veille sur les Etats-Unis d'Amérique"* (discours au Congrès le 20 septembre). Cette rhétorique, qui est bien reçue par le peuple américain, fait écho à la rhétorique islamiste : *croisade* contre *djihad*, *Bien* contre *Mal*, *Allah* contre grand *Satan*,

fatwa afghane contre "fatwa" texane⁶ et, finalement, combat fratricide de Dieu contre Dieu⁷. Comment, dès lors, éviter l'évocation d'un conflit religieux d'un autre âge ?

Face à l'escalade verbale politico-religieuse américaine, le communiqué des oulemas afghans réunis le 20 septembre par les talibans sommés de livrer Ben Laden, paraît singulièrement laconique et somme toute mesuré dans sa sobriété. Certes ils réagissent au terme de *croisade* et avertissent qu'une guerre sainte "*deviendra nécessaire*", "*si l'Amérique ne fait pas preuve de retenue*". Mais ils évitent tous les termes injurieux propres à la rhétorique islamiste ordinaire. L'impact de leur message ne pouvait qu'en être renforcé aux yeux des Occidentaux. Un conseiller en communication était-il passé par là ou bien était-ce à mettre au crédit d'une dialectique subtile et toute orientale ?

Quelques semaines après les événements, les mots se sont apaisés. On ne parle plus de croisade, mais de *campagne mondiale* et l'opération militaire en préparation, d'abord baptisée *Justice sans limite* par le DOD fut refusée par la Maison Blanche qui retint *Liberté pérenne*. L'absence de limite évoquait trop explicitement un combat sans fin et l'expression pouvait froisser les sensibilités musulmanes.

Et maintenant... Une attaque sur des symboles appelle souvent une réplique sur des symboles, mais quels symboles ? A défaut de frapper un sanctuaire musulman, ce qui serait évidemment suicidaire, on visera Oussama Ben Laden promu au rang de symbole vivant de l'opposition anti-américaine. Mais l'escalade ne peut s'en tenir là. Si les dogmes stratégiques de la guerre psychologique devaient être suivis, de nouvelles cibles symboliques devraient être désignées. De telles cibles, ne manquent pas, ni dans le monde musulman, ni surtout dans nos pays occidentaux, mais auront-elles la même charge psychologique que celles du 11 septembre ? Progressivement il sera de plus en plus difficile de trouver des symboles universellement *partagés*, susceptibles d'influer sur les images mentales des uns et des autres. Si un camp d'entraînement afghan peut être symbolique pour le monde musulman, il ne l'est pas pour l'Occident. Les cibles symboliques se dévaluent au fur et à mesure de leur usage. Quel signification universelle aurait la destruction d'une tour de La Défense après celle des *Twin Towers* ? La valeur intrinsèque du symbole diminuant, c'est *l'efficacité réelle* qui sera recherchée. La pénurie de symboles pourrait ainsi conduire à une escalade de destructions de plus en plus massives et meurtrières, d'un côté comme de l'autre : attaques terroristes d'un nouveau genre - bactériologique ou chimique - sur les populations occidentales et représailles massives sur les villes. A moins que, rompant avec cette logique de surenchère, les occidentaux ne décident de changer de "champ de bataille" en recourant à une *nouvelle forme*

⁶ Pierre Georges, *Fatwa texane*, Le Monde, 18/9/01.

⁷ Bertrand Poirot-Delpech, *Dieu contre Dieu*, Le Monde, 18/9/01.

de guerre plus proche d'une opération de police d'envergure mondiale que d'une guerre classique. C'est cette option, plus rationnelle, qui semble progressivement émerger⁸, sans toutefois que l'on renonce à quelques actions militaires probablement plus spectaculaires que véritablement efficaces. Cette guerre, pour être gagnée, devra être menée dans l'ombre, sans images et sans mots, mais les opinions publiques occidentales et surtout les organisations terroristes pourront-elles accepter de renoncer définitivement à l'escalade des symboles ?

⁸ Donald RUMSFELD, New York Times, 27 Septembre 2001.